

Regard sur le court métrage au Saguenay **Le grand marathon**

Jean-Philippe Desrochers

Numéro 296, mai 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/78437ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)

1923-5100 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Desrochers, J.-P. (2015). Regard sur le court métrage au Saguenay : le grand marathon. *Séquences : la revue de cinéma*, (296), 36–36.

Regard sur le court métrage au Saguenay

Le grand marathon

Sur le ciment

En plus de sa programmation qui ratisse très large, avec la présentation de 200 courts métrages, Regard est également un lieu privilégié de rencontres entre cinéphiles, cinéastes, producteurs, distributeurs et journalistes. C'est toujours avec beaucoup d'images et d'idées en tête que nous quittons, rassasiés, ce très beau festival.

Jean-Philippe Desrochers

Le nom de la section « Tourner à tout prix » du festival résume, à lui seul, la réalité du court métrage. Si les scénarios de certains courts sont parfois approximatifs, brouillons, voire un peu juvéniles, on ne peut qu'être admiratif devant le désir de cinéma et la volonté de tourner de ces cinéastes qui œuvrent effectivement à tout prix et souvent sans moyens. Formidable école, le court métrage permet aux réalisateurs d'apprendre à scénariser, à mettre en scène, à travailler avec les acteurs. Pour certains, qui ont tâté du long métrage, le court leur offre l'occasion de parfaire leur art et de garder la main.

Bleu Tonnerre, de Jean-Marc E. Roy et Philippe David Gagné, se veut une sorte d'exercice de style intéressant où les acteurs interprètent devant la caméra, à la manière d'une comédie musicale, les chansons composées par le musicien Dany Placard (aussi acteur principal du film). Le résultat s'avère étonnamment réussi. Le regard documentaire que portent les deux cinéastes sur la région du Saguenay – Lac-Saint-Jean, sur l'usine où travaille le protagoniste, vient sauver un scénario un peu simpliste et parfois bancal. Nommé meilleur documentaire de la compétition, **Un royaume déménage**, de Terence Chotard et Raphaël J. Dostie, est fait principalement de cadrages fixes et de longs plans. En parfaite concordance avec leur sujet, les cinéastes filment un monde en disparition. Ils s'attardent en gros plans aux visages des sœurs de Sainte Jeanne-d'Arc avec toute la patience, le respect et la maturité qu'exigeait un tel sujet.

L'univers de la chasse au féminin était notamment à l'honneur dans **Point de mire** (Ivy Yukiko Ishihara Oldford) et dans **La Femme qui a vu l'ours** (Joannie Lafrenière) qui s'intéresse à une taxidermiste de Laterrière. Adoptant parfois une esthétique kitsch rappelant le travail de Wes Anderson, le film se veut également une réflexion sur la vie et la mort. Comme dans **Moulores**, de Guillaume Monette, comédie se déroulant dans une shop en région, on reconnaît chez Lafrenière l'influence de Denis Côté (**Carcasses**, **Que ta joie demeure**) dans la composition des plans. Du côté des belles surprises, **1-2-3 Viva l'Algérie**, une coproduction Québec-Algérie, est un court d'une

simplicité fort efficace. Le réalisateur Yannick Nolin, animé par une volonté de capter le réel, filme les visages et les réactions d'hommes réunis dans un café d'Oran afin de regarder un match de soccer important. Récipiendaire du Grand prix international, **Listen** (Hamy Ramezan et Nyoni Rungano) est quant à lui un film courageux et brûlant d'actualité. Il s'ouvre sur une femme portant la burqa, filmée en plan poitrine, qui raconte aux policiers que son mari risque de la tuer si elle rentre chez elle. S'installe alors une vive tension entre la femme, ses interprètes et les policiers danois qui recueillent son témoignage.

Nombre de courts traitaient par ailleurs de sexualité. Le troublant **Hole**, du Canadien Martin Edralin, présente le quotidien d'un homme sévèrement handicapé qui demande l'aide de son infirmier afin de participer à une séance de peep-show dans un cinéma porno. Abordant lui aussi une forme de sexualité singulière, **Prends-moi**, d'Anaïs Barbeau-Lavalette et André Turpin, était toutefois très différent. Avec beaucoup de pudeur mais de manière assez frontale, sans volonté de choquer, la caméra des cinéastes s'attarde à un couple de personnes handicapées qui tente de faire l'amour dans la « chambre d'intimité » d'un hôpital. Quelque chose de touchant et de profondément humain, une sorte de beauté quasi indicible, émanait du rapprochement de ces corps imparfaits.

Lauréat du Grand prix national (deuxième prix en importance de la compétition), **Sur le ciment**, de Robin Aubert, était sans contredit l'un des meilleurs films de la sélection. L'auteur d'**À l'origine d'un cri** propose un court métrage émouvant, d'une grande beauté, sur la rencontre (improbable?) entre un jeune graffiteur et une octogénaire. Si la sexualité entre les deux protagonistes peut sembler étonnante, c'est surtout l'intention derrière ce geste qui importe. Idée formidable de court métrage, **Sur le ciment** se veut le portrait rugueux d'êtres esseulés dans la ville. Aubert continue d'explorer le quotidien des marginaux (travail qu'il effectue aussi en poésie et en chansons) et d'édifier une filmographie singulière, faite de fulgurances et d'imperfections, qui détonne dans la production québécoise et qui ne ressemble qu'à son auteur. 🍷